

A l'ouest

Six clopes, bouts de clope, de la clope au café clopes, les doigts jaunes au café, du fauteuil défoncé à la clope, de la main à la clope et au café, encore et encore, je me lève du fauteuil défoncé en laissant la clope et le café, je vais dans le couloir, la moquette lourde comme de la boue, c'est l'entrée où les plantes poussent, sûrement qu'elles poussent, je touche toutes les feuilles en enlevant de la poussière sur les feuilles qui poussent, sur celles qui me tombent sous les mains qui ont toutes de la poussière, elles tombent toutes les feuilles, celles qui sont face à la lumière poussent plus que celles qui sont à l'ombre, c'est ça et je vais aux toilettes où je pisse mon café avant de pisser le thé que je boirai dans l'après-midi parce que je sais déjà que je boirai du thé dans l'après midi après avoir bu du café depuis que je me suis levé mais là je pisse du café, je pisse trois gouttes de café alors que j'en bois beaucoup plus que trois gouttes mais où va le reste ? je ne sais pas où va le reste du café qui doit aller dans mes nerfs éternés, quand je pisse je ne fume pas, je devrais pisser plus souvent, quelques gouttes et je referme mon pantalon qui me serre aux cuisses à force de manger trop de croissants au beurre brillants de beurre salé, il me faut chaque matin à midi ma ration qui est la seule vraie raison pour laquelle je me réveille et me lève à cette heure si tardive, toujours trop tard, pour descendre et les acheter, je ne regarde même pas la tête que j'ai quand je descends pour savoir si j'ai l'air décent, seulement décent, encore décent, descend ! me dis-je pour affronter l'œil de la boulangère sur ma tête défaite et je retourne vers la plante, je lui dis quelques mots pour avoir l'impression que je peux encore parler, je lui dis des mots, je leur murmure à mes feuilles, à mes petites muettes engluées dans leurs poussières, pas de ménage ce matin, j'ai fait le ménage hier, pas de vaisselle à faire, je l'ai faite dans la nuit, pas de travail aujourd'hui parce que le travail que j'ai à faire est quelque chose dans lequel je n'ai pas envie de rentrer, je fais semblant d'y rentrer pour faire semblant d'avancer dans ce travail qui n'est pas mon travail mais qui est un travail que je dois faire en faisant semblant de m'y intéresser, mais de le faire quand même, essayer de le faire le plus vite possible même sans m'y intéresser, mais je ne peux pas le faire aussi vite que possible pour en sortir et passer à autre chose de plus

supportable mais avancer quand même, écrire un mot ou deux, essayer de les écrire ces mots alimentaires qui me gavent, des mots seulement pour le ventre, les croissants et le loyer, les faire vite pour arrêter vite l'enfer de faire ces choses qui ne sont pas, on me dit pas totalement inutiles, ni si inintéressantes que ça, parce que les mots que j'écris sont des mots sur « l'environnement et le développement durable », ces mots creux sur lesquels je fais mon beurre de vieux free lance rance d'aigri d'horreurs, je me fais horreur de mon aigreur, et qui n'est free du tout, j'enchaîne, je les enchaîne, un travail qui doit être nécessairement intéressant puisque c'est LE sujet intéressant du moment et du siècle et des siècles à venir mais là sur l'instant ça ne m'intéresse plus, ces choses qui ne sont plus moi, qui me sont devenues comme étrangères, je dois les faire, je dois, je dois, je dois, mais ce qui est moi, ce que je fais réellement moi, ne marche pas ou je l'éteins ou je l'étouffe, ou les deux, ou les trois à la fois, alors je suis obligé de faire ce qui semble utile, comme de sauver la planète en mangeant moins de viande et plus de poisson du tout, on me dit d'écrire ça, presque ça, comme aussi de ne pas respirer trop fort pour baisser les tonnes de CO² quand on expire, ne pas trop baiser non plus, ne pas baiser trop souvent pour sauver la planète parce que quand on baise trop fort on respire dix fois plus que quand on ne baise pas, on ahane bien trop fort quand on baise trop bien alors on crache beaucoup trop de CO² ce qui crasse à mort la planète, je me gave de vert, ils me gavent les verts, je fais semblant de supporter ces choses là que je suis obligé d'écrire, plus ou moins d'écrire ça ce que je viens d'écrire, et toujours et de plus en plus de faire semblant de m'y intéresser et parfois j'y parviens presque, en fait j'y parviens toujours, le pire c'est que j'y parviens toujours, quand je suis seul devant mon ordinateur à écrire ces choses dites alimentaires je me dis que je ne peux plus faire ça qui m'ennuie aux larmes et je finis toujours par le faire quand même en y laissant mon jus de larmes, et j'arrive à faire semblant mais je crois que les autres s'en aperçoivent quand même de plus en plus de ma peine, de mon semblant et de mes larmes qui sont comme du sang blanc, je crois qu'ils s'en aperçoivent à moins qu'ils ne voient rien et c'est possible qu'ils ne voient rien, mais je ne sais pas avancer davantage dans mon couloir sans

lumières, mon couloir encombré de plastiques et de choses recouvertes de plastiques, mon couloir enlisé de plus en plus étroit, encombré de toutes mes choses dérangées, mes choses que je ne montre à personne, presque à personne, parce que personne ou presque ne veut *réellement* voir mes choses et que je n'y peux rien, je ne les regarde plus ces choses recouvertes de ma déception, comme je ne regarde plus mon image dans la glace de la cuisine parce que je sais quelle image j'aurais dans cette glace qui est ma seule glace, je sais comment sera mon œil triste et je ne veux pas en plus de la tristesse voir mon œil triste, mes yeux creux, ma peau grise patinée de nicotine et de fatigue, et les rides, ça c'est le bouquet, comme une vieille fleur je passe devant la glace, je l'oublie, elle n'existe pas, mais je sais qu'elle est là, je l'évite comme une personne que je ne voudrais pas voir dans la rue mais que je vois quand même parce que mon œil n'y peut rien de la voir malgré moi cette personne, il est obligé de voir cet autre que je ne veux plus voir, cela m'arrive ces évitements là, je peux tourner de l'œil, ou changer de trottoir, pour ne pas à avoir en plus à parler à cette personne mais elle m'a déjà ruinée ma journée de l'avoir simplement croisée et évitée, cette personne qui est moi le triste évite sa glace, je ne veux plus la voir mais finalement on se regarde sans se voir, moi et celui dans la glace de la cuisine, on n'est obligé avec les glaces de se voir quand même ou alors de casser toutes les glaces, on peut faire ça aussi, j'en ai cassée une immense qui est aussi recouverte sous des bâches dans mon couloir dérangé avec le reste de mes images enroulées, cachées, et cassées, parce que je casse aussi mes images, celles qui sont de moi, mes photographies mes miroirs d'abîmés, c'est possible sans glace de voir celui que je suis et que je ne reconnais pas dans ce couloir, ce n'est pas moi le dos courbé, elle ne me renvoie rien cette glace, même si je me voyais dans cette glace elle ne me renverrais rien que je ne sais déjà de mon visage affligé, et livide je continue dans le couloir en ayant déjà oublié la glace, je tombe dans le salon sur le fauteuil défoncé avec mon café froid au pied du fauteuil cassé et trois autres tasses de café froids oubliées, sur leurs surfaces asphaltées scintillent des petits reflets d'huiles violettes comme des écailles de scarabées plongées dans la marée noire de mon café, des traces sur les bords des tasses, un café abrasif qui me fait mal au

ventre, trop tassé le café, un mégot filtré tout imbibé flotte comme un naufragé, il a bu la tasse mon petit mégot tout noyé, j'irai après les nettoyer à fond mes tasses bien avalées pour les retrouver propres demain matin, non à midi, le matin n'existe pas, vivre le matin c'est trop long de vivre avec le matin en plus de la journée que je dois me taper, et je rebois du café froid dans la tasse, en pensant qu'il en reste du très chaud dans la cafetière toujours brûlante dans la cuisine, mais j'irai plus tard le chercher si je ne l'oublie pas, j'irai le chercher quand j'aurai au pied de la table basse, et qui me sert aussi de repose pieds, deux ou trois tasses de café jamais finies, mon café sera alors vraiment trop froid, et je retourne dans la cuisine pour allumer un bout de clope froide à la flamme du chauffe-eau à gaz, un coup d'œil sur la lumière orange de la cafetière allumée depuis des heures et encore des heures, je gaspille de joie, j'éteins la cafetière, plus de lumière orange allumée, cafetière bientôt froide, écœure de café, la cafetière encore pleine du café frais, j'en ai fais trop, j'en fais toujours trop, trop fait je le jetterai demain matin à midi parce que je ne peux pas supporter le café de la veille comme je ne peux pas supporter la veille qui est comme aujourd'hui et comme demain si je ne donne pas un vrai coup de grâce à ces jours, de grâce, puis j'allume une clope roulée sans me brûler la gueule au chauffe-eau qui chauffe aussi l'eau des radiateurs qui me donne la seule chaleur que je me donne en ce moment mais je sais qu'un jour je me brûlerai la gueule dans le chauffe-eau parce qu'il s'allumera plus tôt que prévu, il m'aura eu, il me brûlera les lèvres et je ne pourrais plus parler, mes paroles comme du papier brûlé, je ne pourrais alors plus dire à ceux qui ne me parlent plus, à ceux qui me parlent encore, je ne pourrais plus leur dire de mes lèvres disparues que je ne peux plus leur parler parce que j'ai eu un accident d'idiot qui m'a mis hors de mots, ils verront alors mes deux lèvres confondues, ils comprendront qu'avec moi parler on ne peut plus, plus m'entendre dire quoique ce soit, et je retourne au fauteuil où je reprends le journal du jour où j'ai lu ce que je pouvais lire d'hier, qui m'a un moment permis de sortir de la clope, d'oublier le café, le fauteuil défoncé, les fenêtres, toutes mes fenêtres fermées, je lis le journal d'hier ou d'aujourd'hui, c'est le même, mais je sais déjà en lisant

le journal de ce jour tout en le lisant que viendra un moment où je me retrouverai à nouveau face à la fenêtre vide que je regarderai longtemps sans rien y voir, face aussi à l'autre plante qui est là depuis que je suis là, ici dans cet appartement, là dans cette pièce de vie où elle a explosé avec moi dans son pot, elle n'arrête pas de pousser, de monter et de se multiplier, il n'y a que le plafond qui l'empêche de monter plus haut, putain de plafond, et de se multiplier encore plus qu'elle ne l'a fait comme je le fais, elle se tord vers la lumière, elle la cherche comme une tordue qui se tords vers elle, elle se déforme vers elle, vers la fenêtre déformée, vers le ciel halluciné, elle est un arbre, plus une plante mais un arbre, un vrai, je sens qu'il a la force qu'il faudrait pour ouvrir la fenêtre, il l'a, moi aussi je l'ai perdue mais où est-elle, il est beaucoup plus fort que moi parce qu'il ne se pose pas la question de savoir comment il pousse, il pousse, sans pensée pour l'arrêter de pousser, sans mes pensée d'inertie qui m'empêche de pousser comme je devrais pousser si j'étais comme lui que je jalouse, je l'ai trouvé dans cet appartement en arrivant presque mort, un grand balai de chiotte planté dans une terre sèche avec un petit bout de vert au bout, elle ressemblait à une morte, et de l'eau pour pousser, je lui est donnée de l'eau et du Bach Bjork qu'elle a adorés, et il a fini par me dépasser, à en devenir jaloux, je suis jaloux de lui qui explose, qui se multiplie avec ses deux troncs magnifiques, des bois de serpents enroulés, maintenant je le regarde en baissant les yeux parce que c'est moi qui suis devenu un tout petit bout rabougri, même pas de nuage aujourd'hui, une plaque grise immobile dans le ciel, rien ne bouge dans le ciel de ma fenêtre enfermée, l'arbre s'en fout, du haut de ses sept branches il me dit qu'il n'est pas possible de rester toutes ces heures en attendant le soir et la nuit que j'attends toujours à ne rien faire de moi et à rester là à regarder la fenêtre, et à le regarder lui les yeux en berne en fumant des cigarettes sur des cigarettes en attendant rien, en ne finissant rien, parce que je n'attends rien, je n'ai rien à finir ni rien à commencer, j'attends la chose qui fera que je pourrais me lever d'un bond du fauteuil, je sais faire ça aussi le bond, et aussi m'écrouler, mais je sens déjà que je suis resté trop longtemps sur le fauteuil et toujours dans une mauvaise position qui me donne nécessairement mal au dos

à hurler parce que je ne sais pas m'asseoir sur mon fauteuil défoncé correctement, et je ne veux pas aller sur l'autre fauteuil tout aussi défoncé parce que je serais alors face à l'intérieur de l'appartement avec l'œil sur le couloir qui cherche la fenêtre, je ne verrais alors plus le dehors qui reste possible, sur la rue si je me lève, sur le dehors qui reste encore possible si j'y vais, ah si j'y vais ! juste pour voir les soliloqueurs dans la rue qui parlent à leurs portables et à leurs gosses en parlant à leurs portables, mais qu'à côté des bruits et du ciel figé il y a aussi des gens qui marchent et qui se parlent, et des nuages qui filent ailleurs, je les regarde parfois quand ils passent mais aujourd'hui il sont pris dans le gris comme de la glace sale, il est alors temps d'aller me secouer les doigts sur mon ordinateur pour aller consulter mes messages, j'en ai toujours tous les jours ou six ou sept, parfois rien, mais rien de véritables dans ces messages qui m'arrivent sans que je ne les attende et qui ne me proposent rien de ce que je pourrais attendre d'un message parce que je n'en ai envoyé aucun de sérieux qui serait la possibilité d'une réponse utile, échangeante, changeante, et les messages que j'envoie sont comme des nuages qui restent plantés sans réponses comme tout ce que j'envoie dehors reste presque toujours sans réponses ou le plus souvent avec des nons qui se répètent dans mon contact quotidien et limité avec le monde duquel je n'attends plus rien mais je mens en disant cette non attente qui serait sage en cela que je suis encore vivant et qu'on ne peut pas s'empêcher à un moment ou à un autre de se dire que quelque chose doit nécessairement arriver quand on est un vivant, pas en vie, pas seulement en vie, alors que nécessairement rien ne peut finalement arriver parce que peut être que je n'ai pas mis en place, pas tout mis en place, pas tout mis à la bonne place, et pas au bon moment et aussi pas avec les bonnes personnes, pour que cela marche comme on dit, les choses qui auraient pu faire que quelque chose arrive, et marchent, comme le destin d'un à qui arrive des choses qui se posent bien et au bon moment et avec les bonnes personnes, et des unes et des uns, parité de la chance qui ont de la chance que ça tombe bien, pile poils, je me gratte, ou alors que ce que j'ai tenté pour que les bonnes choses arrivent ne sont pas les vraies bonnes choses pour moi puisque rien n'arrive dans mon festin de

riens ou ne m'arrivent que les choses que je ne veux pas, elles arrivent toujours ou presque toujours celles que je ne veux pas en écrasant poisseusement celles que je veux, c'est presque une loi, ma Loi, je me suis dit que c'était ma Loi d'Ecrasement, que ce que je désirais le plus n'était rien qu'une farce et qu'il fallait au contraire accueillir de rire toutes les mauvaises choses que je ne voulais pas comme étant en fait les bonnes choses, celles que je voulais en fait sans le savoir, c'est ça, mais je ne le savais pas que c'était les mauvaises choses dans lesquelles il fallait *absolument* et *nécessairement* que j'aïlle, c'étaient en fait elles que je devais faire vivre puisqu'elles m'arrivaient, elles, dans ma vie, et pas les autres, les désirés, les légères, qui ne m'arrivent pas ou que je n'ai peut être plus la force de voir, je ferme les yeux, la seule façon que j'aie de sortir du fauteuil défoncé, de la clope et de mes yeux toqués est de taper sur l'autre fauteuil, mon troisième, là où je suis, le pas défoncé, c'est mon troisième fauteuil, il vient de la rue, un fauteuil Bauhaus abandonné dans la rue, les cons je me suis dis les cons qui l'ont lâché, juste un coup de chiffon il est maintenant mon fauteuil de la tape et de la retape, je ne sais faire que ça, taper et encore taper et retaper de ce fauteuil là, je sais que pendant ce temps là les clopes que j'ai commencées à fumer je les laisse s'éteindre dans le pot de la plante ressuscitée, j'y mets mes cendres comme un cendrier, mais il ne craint rien de mes cendres, rien à craindre non plus de la nicotine qui me jaunit les doigts et suinte dans l'arbre que j'assassine, mes bouts de doigts que j'irai blanchir à l'eau de javel dans la salle de bain avec de la pierre ponce à me faire mal jusqu'à faire disparaître les bouts de mes doigts jaunis tout cramoisis, quand je ne supporterai plus d'avoir les doigts comme ça qui font sale fumeur, quand je ne supporterai plus que l'on puisse voir mes doigts de l'addiction névrotique aux clopes roulées surtaxées, mais je les finirai dans la nuit qui va arriver, la nuit quand je finirai les restes de ce jour éclopé en ayant de plus en plus faim, je n'ai réellement faim que pendant la nuit, de plus en plus c'est la nuit que j'ai faim, et quand je me lève de nuit alors je mange toutes les choses sucrées dont j'ai besoin, d'essayer de dormir, quand j'ai les yeux gavés du jour et des nuits, que je n'arrive pas à fermer l'œil de la nuit comme on dit, et que je vois de

mon lit, où je n'arrive pas à aller dans la journée pour me reposer parce que je n'ai pas besoin de me reposer à proprement parler même si je suis épuisé, mais là dans la nuit quand j'ai les yeux jetés sur le rideau déchiré, où il n'y a à cette heure si tardive de la nuit que la lumière du rouge qui passe au vert, que le bruit des voitures qui glissent dans l'eau noire, que le bruit de quelqu'un qui parle seul dans la nuit de pluies où j'écris, que le bruit de mon radiateur qui doit manquer d'eau à force de faire tant de bruit, alors je me lève pour aller manger et fumer les restes des cigarettes du jour qui traîne dans le cendrier, je fume la nuit les restes du jour planté, l'œil au plafond, je suis à cette heure en tee-shirt, celui de la journée et de la veille et de l'avant veille et d'hier, il pue je pue, et nu dessous, même si j'ai du mal à marcher dans mon appartement la nuit nu alors que personne mais personne ne peut me voir presque nu puisque dehors toutes les lumières sont éteintes sauf celle du vert qui passe au rouge, comme je vois aussi un voisin dans l'immeuble d'en face qui regarde en même temps que moi la rue tardive, sa lumière bleue chez lui, pas un bleu de nuit, chez lui sa nuit bleue claire me rassure, et je mange, parce que je sais que si je mange je pourrais plus facilement retourner dans la chambre avec mon lit vide pour attendre de m'effondrer dans la fatigue alors que je ne suis pas fatigué, mais c'est le médicament blanc qui finira par m'écraser, j'attends cette extinction du médicament en moi, qu'il se mélange enfin le plus vite possible à moi, vite dans mon sang pour oublier que je résiste aussi au médicament blanc, et je pense alors à des gens qui pensent que je me fourvoie, que je me suis trompé de voie, et que je vais au désastre, ils ne me le disent pas comme ça, ils le pensent, c'est ce qu'ils pensent en silence de moi, et d'une certaine façon cela les rassure de penser que quelqu'un qu'ils connaissent et qu'ils ne connaissent pas est susceptible de se désastrer dans ces genres de vie qui sont devenues les miennes, qui leur font aussi peur, on a tous peur, parfois plus ou moins peur, mais on a tous plus ou moins peur, et de plus en plus peur dans ce pays de la peur de se désastrer, mais beaucoup que je connais et pour qui je travaille à eux enchaîné, ils sont protégés là où ils sont dans leurs administrations des emplois à vie longue durée, ils se protègent de la peur et des collègues, les collègues, ce

mot que je déteste entre tous les mots, *les collègues*, ce mot de collègue qui pue la confrérie des humains coincés dans les boîtes, les amitiés de collègues dans les petites boîtes, les léchages de cul dans les hiérarchies de collègues, les apéros bourrés de collègues, les ragots des collègues qui ragotent sur les collègues à la cantine avec les carottes râpées, les ragoûts bien cuits et la purée, les coups de fusils et les coups de feu avec des silencieux entre les chers collègues, bien cordialement mon cher collègue, ils se sentent en sécurité mes chers collègues, en sécurité aussi de voir que la voie que j'ai choisie, la très trop difficile, n'est pas la bonne voie pour moi peut être, et qu'il va au mur, sans savoir où il va, en me disant aussi bonne chance comme on dit bonne route pour se débarrasser, pour ne plus revoir l'ancien collègue, le déserteur, le déserté, je sais que si je m'arrête là de taper, là maintenant, je vais devoir aller allumer une cigarette ou aller sur le net pour voir si j'ai un nouveau message inutile ou peut être aller revoir mes projets de lumières, tiens oui mes torches à lumières que je n'arrive pas à finir parce que toute la colle nécessaire que j'y mets ne tient pas et je reprendrais tous ces pré-pré-pré-prototypes qui n'avancent pas pour les recoller jusqu'à ce qu'ils se redécollent parce que je n'ai pas la force de les faire avancer, ni moi de décoller, me faire décoller dans la lumière je ne sais pas faire ça, alors qu'elles valent peut être la peine mes lumières, mais je n'en ai pas la force parce que je n'ai pas les moyens qui comptent, comme la force, surtout la force d'aller jusqu'au bout, j'arrête, je les lâche, je remarque dans le couloir, c'est le jour, les bruits des voitures et surtout celui des motos claquent dans le jour, je me fous du ciel et de la couleur du ciel, du froid de cet hiver navrant de douceur, je me fous de l'heure qu'il est jusqu'à cette moto qui claque plus fort que les autres dans la rue et me réveille, et puis saches le toi, cette moto vient de passer plus forte que les autres, elle a crié, tu l'entends peut-être en même temps que moi, je ne peux pas t'en dire plus, entend la, sois avec moi un instant sur cette moto, avec le bruit de la moto dans la rue et mes deux doigts qui claquent sur le clavier sans que je ne vois ni la moto, ni mes doigts, ni l'écran, ni l'ordinateur, juste des claques, entend aussi mes doigts claqués, fatigué je ne te dirai pas la couleur de cette moto, ni où elle va, je peux simplement te dire

qu'elle va vers l'ouest car en bas de chez moi c'est une rue en sens unique qui part d'une prison, d'une ancienne prison, et qui va vers l'ouest, là où le soleil d'été se couche, j'ai souvent pensé que je devais y aller moi aussi, aller vers l'ouest pour quitter cette ville perdue, moi perdu dans cette ville des fenêtres fermées, des plafonds bas, de l'air asphyxié, partir de cette ville, de mon pari perdu, mais je reste un instant encore dans mon nid tout coincé en regardant le monde entier aller vers l'ouest, le couloir a perdu sa fenêtre à la clé, essaie aussi de voir cette image de chez moi comme tu la vois peut être de chez toi, essaies de voir, je ne la comprends pas très bien cette image mais je la vois, elle existe, je suis sur le seuil, j'attends, j'attends la chose, mais quoi je ne sais pas, celle qui me fera aller vers l'ouest car je n'attends plus rien d'ici et on ne peut pas vivre en attendant rien, il faut attendre une réponse, quelque chose, on est forcé à cela, elle sera sans doute négative cette réponse, une réponse en nons, en nons de nons sans exclamations, mais attendre une réponse c'est dire aussi que l'on a envoyé quelque chose quelque part à quelqu'un qui va peut être la considérer cette chose envoyée et alors peut-être que je pourrais aller vers l'ouest, mais cette chose n'arrive pas, pas encore, tu vois j'espère encore, mais quand il y a une réponse maintenant, elle est toujours, presque toujours, désolé ou désolée mais ils ne le disent pas en vrai et en face quand ils le disent ce qui est rare car ils se taisent, ou ils le disent derrière un écran plat, de plus en plus plat, c'est tellement plus facile de dire non derrière un écran plat, un petit non, clic sur le message plat, et hop la envoyé le non, le désolé, ou la désolée, ça dépend de celui ou de celle qui a déconsidéré ce que je lui envoyais et qui me répond ça toujours qu'il est désolé ou qu'elle est désolée, ce qui me laisse dans la désolation mais elle est de moins en moins désolée ma désolation et de moins en moins lassée parce que je m'y attends de plus en plus à ces nons, je dois puer les nons, je les aimantes, ils me repoussent, je pousse en eux, ils sont devenus ma musique des jours, j'envoie, non, j'envoie, non, je n'envoie plus, plus de nons, j'ai fais de gros progrès pour accueillir la désolation des refus et de tous les nons, mais aussi le silence qui m'est devenu si familier, et comme attendu, je vous l'envoie donc. Mon silence.

Au fait, je me suis gratté les poils des couilles et du cul une bonne partie de la nuit en me disant que j'avais peut être des morpions qui seraient alors dus au dernier coup sexuel dont je me souviens et qui était aussi un mauvais coup sexuel mais comme il venait après une longue interruption de coup sexuel, le seul fait que quelqu'un tente de me donner du plaisir m'a peut être aussi donné des morpions, comme dans un échange, je te donne mon jus, tu me donnes tes bêtes. Je me suis levé dans la nuit pour aller vérifier si j'avais bel et bien des morpions, j'ai soulevé sur mon fauteuil ma queue molle, fouillé là où cela me grattait mais je n'ai vu que ma queue molle mes poils secs et mon ventre sur la queue molle, mais rien qui ne ressemble de près à un morpion, je suis allé me recoucher sans morpions au poils mais toujours en me grattant de plus en plus le cul. En me grattant je crois que j'ai saigné.

OYL